

2018, n° 46

Cahiers Jean Giraudoux

II – Giraudoux dans la guerre :
la Seconde Guerre mondiale

PARIS
CLASSIQUES GARNIER
2018

CHRONIQUES DE GIRALDUCIE

LE SYNDROME D'ÉLECTRE

Périple mémoriel à la défense de Jean Giraudoux

On écrit la vie d'un homme.
Ses œuvres, ses actes.
Ce qu'il a dit, ce qu'on a dit de lui.
Mais le plus vécu de cette vie échappe.
Un rêve qu'il a fait ; une sensation
singulière,
douleur locale, étonnement, regard des
images
favorites et obsédantes ; un air qui vient
chantonner
en lui, à tels moments d'absence ; tout
cela est plus
lui que son histoire connaissable.
Paul Valéry, *Mauvaises pensées et autres*¹

Parvenue au soir de ma vie (je viens de fêter mes 80 ans), j'ai souhaité relater des séquences de vie dans lesquelles interviennent des admirateurs de Giraudoux, connaisseurs sensibles de sa vie et de son œuvre. Ils (ou elles) ne sont pas cités parmi « l'Association des amis », devenue Académie Giraudoux. Au-delà de mes travaux universitaires et de mes conférences-expos², ces « séquences », périple mémoriel, me permettent sur un ton plus naturel et moins technique, de rendre hommage à des universitaires étrangers ou familiers de Parrain³ qui, loin du tam-tam médiatique injuste souvent et accusateur, ont apprécié sa curiosité pour percer le voile de la propagande national-socialiste

1 Cité par Benoît Peeters dans *Valéry, Tenter de vivre*, Flammarion, 2014.

2 Ces conférences se déroulent dans le cadre de l'université Franco-Balte d'été (créée par moi-même en 1992) dans les trois pays baltes. Giraudoux y est souvent représenté comme auteur, diplomate et ami de « Touglasse » l'Estonien, son ami, écrivain incontournable de contes, romans et livres pour la jeunesse.

3 Isabelle Guinle-d'Alleins, auteur de cet article, est la filleule de Jean Giraudoux.

et apporter l'assurance de sa sollicitude dans des temps d'angoisse et de privations extrêmes.

Pour les *Cabiers Jean Giraudoux*, j'ai choisi de rédiger deux séquences, l'une de 1967 mais se rapportant à 1931, l'autre du 25 décembre 1943.

SÉQUENCE N° 1

Lieu : Iowa City, Westside Park chez le professeur russe d'origine, Liliena Alexandrovna Scriabina (américanisé en Helen Scriabine)

Année : 1967, en référence à 1931

Circonstance : Rencontre à Berlin entre Alexandre Aspel⁴ et Jean Giraudoux, Université de Berlin.

Hélène et moi accueillons mon patron de thèse, le Professeur Alexandre Aspel. Pour les besoins de ma thèse, je fais état de l'inquiétude des étudiants français de l'Institut⁵ en 1931, à l'annonce d'une visite de Giraudoux : il n'y a pas d'électricité. On devra s'éclairer à la bougie, et dehors, c'est la violence envers les non-aryens. La mère « Caspienne⁶ » est dans ses petits souliers. Le repas promet d'être sinistre et le sera ! (Berlin, 1931).

ASPEL (RÉCIT ORAL)

«Oui, moi aussi, j'ai rencontré Giraudoux en 1931. J'étais à l'époque étudiant à Berlin. Je venais de Mutsvee en Estonie. On fit savoir dans notre département, que l'écrivain dont j'avais lu et admiré le *Siegfried et le Limousin* souhaitait nous rencontrer, nous, les étudiants étrangers. Giraudoux fut très aimable avec tous, nous demandant quelles étaient nos conditions de vie, quels sujets nous étudions. Il montra un vif intérêt envers chacun d'entre nous».

4 Alexandre Aspel (né en 1908 à Mutsvee, Estonie, mort en 1975 à Iowa City, USA). Lecteur d'estonien à l'École nationale des langues orientales vivantes de 1939 à 1946 – Professeur de littérature française à University of Iowa (Iowa City, Iowa) (*ndlt*).

5 Institut Universitaire de Berlin, dit Institut de France ou Maison de France.

6 Jeu de mots bien normalien. Il s'agit sans doute de l'intendante. Source orale, récit de Jean Beaufret alors à Berlin.

Je saisis ce jour-là pourquoi le grand Aspel répondit à ma requête d'être mon directeur de thèse (requête faite par téléphone de Sceaux où je passais mes vacances, avant de regagner Iowa City). Aspel (par téléphone) me répondant aussitôt : « Oui, Mademoiselle, j'accepte. Ce sera un grand honneur pour moi de diriger les travaux de la filleule de Jean Giraudoux ».

Il me connaissait déjà, ayant suivi mes exposés sur « Proust et la musique » faisant partie de son séminaire sur le xx^e siècle français, mais aussi comme metteur en scène de *L'Apollon de Bellac* et de *La Folle de Chaillot*, jouant moi-même Aurélie (pièces montées avec le Club de Français de State University of Iowa).

C'est donc chez Liliena Alexandrovna qu'Aspel vint me « coacher » avant ma soutenance dont l'intitulé était : « The Shield of Achilles or Jean Giraudoux and Greece⁷ », texte en français, 605 pages.

J'étais émue de son jugement, celui d'un Maître qui avait tout lu, tout « pesé » de notre littérature. Selon lui, « la Grèce de Giraudoux n'avait rien à voir avec la nouvelle et ambiguë grécité himmlérienne, trompette pour les besoins de la 'Propaganda'. La Grèce de votre parrain était une 'émanation', provoquant dans son esprit rêveur et sensible, une levée d'images créatrices de doubles phantasmés, consolateurs, entités tutélaires ».

Aspel me fit réduire le texte de 2000 pages à 600 ou 650. « Rien, me dit-il, n'est inutile dans votre texte, pas même un point ou une virgule. Mais je connais mes collègues. Ils ne lisent jamais au-delà de 600 pages ». Il ajouta : « Lorsque tard dans sa vie, Giraudoux conçut *L'Apollon de Marsac* (Bellac pour Jouvot), petit monsieur ordinaire (mais inventeur) qui apparaît et disparaît comme un dieu homérique ou sophocléen, même si l'auteur prétendit avoir écrit une bluette, il manifestait sa foi en tout humain quel que fût son statut social, son faciès. Aucun des personnages ne porte un nom juif maquillé ! Giraudoux n'était pas Céline ».

Plusieurs mois après ce remarquable jugement, sa secrétaire me révéla qu'Aspel était ashkenaze, ayant subi de dures épreuves comme fugitif juif et ne devant la vie qu'à la protection d'une famille française de la haute bourgeoisie protestante. Je n'eus jamais l'audace d'interroger Aspel ou son épouse là-dessus. J'avais trop l'habitude d'être discrète avec

7 « Le Bouclier d'Achille ou Jean Giraudoux et la Grèce ».

les «naturalisés». André François-Poncet⁸ m'en avait donné le conseil au moment de mon premier envol pour les States, comme boursière Fulbright⁹, en 1960. De toute façon, je ne pense pas qu'Aspel eût accepté de diriger mes travaux sur quelqu'un qui eût été collabo-facho, antisémite.

Lors d'un voyage en Estonie, je mis un point d'honneur à passer quelques heures à Mutsvee, cherchant quelque trace de la famille d'Alexandre Aspel, d'un cimetière où j'aurais déposé un iris, en souvenir du merveilleux jardin de Paulène¹⁰ et d'Alexandre, aux mille sortes d'iris. J'espérais sans doute que du haut du ciel, l'écharpe d'Iris giralducienne viendrait saluer mon geste!

J'ajouterai que c'est grâce à Liliena Alexandrovna que je fis la connaissance, dans les années 60, d'Anna Marly qui avait conçu la musique du *Chant des Partisans*¹¹. Cela se déroula à Philadelphie, dans son appartement. Nous revenions d'Iowa City, malgré une effroyable tempête de neige! La France de la «dissidence» fut rappelée : Druon, Kessel et Curnonsky (son compère), Gary, les Giraudoux – père et fils, surtout Jean qu'elle admirait fort.

Anna vint à Sceaux et porta à mon frère, compositeur, des partitions... Je gardai 20 ans l'un de ses cadeaux, une robe de bal, en taffetas juponnée. Hélas, la robe a disparu à la suite de l'incendie de mon appartement d'alors, à Saumur.

Il n'était pas étrange que nous eussions parlé de Kessel qui me contait de belles histoires avant de les publier ; j'avais dix ans peut-être, et mon père nous racontait les exploits de l'écrivain combattant. Quant à Curnonsky, Cur pour les intimes, c'était aussi le compère des G.G.G. dont notre père était le Vice-président. L'Académie des Gais Gentilhommes Gastronomes (G.G.G.). Cur est connu du monde entier pour ses livres (Gastronomie, vins).

8 Ambassadeur à Berlin de 1931 à 1938, ami de ma famille.

9 La commission Fulbright franco-américaine, fondée en 1948, est cofinancée par le gouvernement français et le gouvernement américain (*ndlr*).

10 Épouse d'Alexandre Aspel.

11 Le *Chant des Partisans* est l'hymne de la Résistance française durant la Seconde Guerre mondiale. Musique d'Anna Marly (1941); le texte français date de 1943 et a été écrit par Joseph Kessel (*ndlr*).

NOTE LIMINAIRE À « NOËL 43 »

Il n'est pas abusif voire incongru de présenter dans cet article la figure de ma grand-mère, Isabella von Eckardt, épouse du Dr Jean Talayrach, médecin militaire et pasteurien dans l'équipe de Metchnikov.

Isabella connaît le nom de Giraudoux depuis des années, rue d'Ulm. «Gigi» figure dans le répertoire que tient Isabella, des abonnés à la *Revue germanique*. Elle est la fille de Julius von Eckardt, baron balte, juriste, journaliste, consul, surintendant du Consistoire Luthérien, Évangéliste Piétiste de Riga. Il est né à Valmiera (Lettonie de nos jours) en 1835 et mort à Weimar en 1909. Julius a dû s'expatrier pour fuir la police politique du Tzar qui n'appréciait pas ses vues libérales fortement inspirées du Maréchal de la Noblesse, son parent, Hamilcar von Folkersahm. Celui-ci était contre le servage, l'injustice envers le peuple privé de nom et de terre. Sous le pseudonyme de Titus, Julius fait l'éloge de la Révolution française. Recherché, il gagne Hambourg. C'est moins dangereux que la Sibérie! Julius devient Conseiller de la ville puis Conseiller impérial sous Bismark, qu'il critique violemment pour sa politique envers les Alsaciens et leur langue. Julius aura 9 enfants. Son épouse, Isabella, dite Bella, est une David, fille du grand violoniste Ferdinand David, intime de Félix et Fanny Mendelssohn. Tous les enfants de Félix ont du caractère! Henri, ambassadeur à Cuba, à Téhéran, etc. est un adversaire acharné du national-socialisme et d'Hitler. «Nous sommes gouvernés par un fou», clame-t-il en public, ou : «si seulement n'existaient pas ces effroyables allemands!»

Annette, la jeune sœur d'Isabella, a épousé, pour narguer les siens, un éminent érudit juif, le Dr Simon, grand spécialiste de sanskrit¹². Leur fille, Hélène (épouse du comte Frederik von Homeyer), devra s'expatrier à son tour, victime des nazis. Son époux supprimera le «von» de son nom par amour pour Hélène. Celle-ci deviendra une remarquable helléniste à Cambridge.

12 Annette fut aussi maîtresse de Franz Mark, chef de file du mouvement «Der Blaue Ritter», et d'Alfred Pringsheim, beau-père de Thomas Mann. Les Pringsheim appartiennent à la très grande bourgeoisie juive munichoise (cité par Frédéric Saunac dans la revue 2016 du Cercle Richard Wagner, Toulouse Midi-Pyrénées, p. 86).

Giraudoux a eu la chance de converser avec les membres de la famille Eckardt, présents aux noces de son fidèle Alexandre Guinle (Alex) en octobre 1933 à Sceaux. Ce que Gigi pressent en conversant avec Bella et les Baltes invités s'ajoute à ses propres craintes d'une guerre de plus en plus proche. Alex comme lui ont bien essayé d'alerter militaires haut gradés et hommes politiques, mais n'ont récolté que des haussements d'épaules. Giraudoux, témoin du marié à l'église, sera au bras de Bella dans le cortège des noces. Il en profitera pour parler avec elle d'un républicain, lui, le grand Hölderlin, et... toute la journée.

Alex partageait les alarmes de Gigi. Dans son recueil *Visages de la France* (publié en 1936), il écrira, s'adressant à l'Allemagne :

« Vous aviez Heine

Et nous Jaurès »

mais personne ne répond du côté allemand.

La guerre éclate. Bella, sa fille, les trois enfants Guinle et Alex se réfugient à Estagel¹³. Bella va beaucoup changer. Elle devient aveugle et sourde. La petite Fanchon a failli mourir d'une pneumonie en 42. Accueillie en Suisse par Simone Violet et son époux Louis Jeantet¹⁴, la petite dont le visa était expiré dut être « passée » clandestinement par la « Résistance du rail » à travers la haute montagne sans garde et en « ruckbak » ! Gigi a su tout cela et aura un geste merveilleux pour ses amis si chers, vivant chichement mais debout.

C'est ce geste que je veux commémorer dans cet article. « Giraudoux, dira Alex, a pris en charge beaucoup de familles en détresse ».

13 Commune des Pyrénées Orientales, près de Perpignan, alors en zone libre. Les trois enfants Guinle sont : Jean-Philippe (dit Phiphi), Peyo et Françoise-Isabelle (dite Fanchon).

14 Personnage considérable. Sa Fondation Louis Jeantet est dédiée à la Recherche scientifique et décerne des bourses substantielles. C'est le frère de Claude Jeantet de *Je suis partout*, mais Louis est à fond contre les « Boches » et agit dans l'ombre pour aider les expatriés, les dissidents. Il est le fils de Félix Jeantet, neveu de Pasteur. Félix, à la tête de la *Revue hebdomadaire*, a accueilli un texte du jeune Giraudoux. Je travaille à l'heure actuelle sur les rapports de Parrain avec Louis, sur un philanthrope considérable, bien fait pour plaire à Parrain. Louis, très cultivé, est aussi un grand sportif, coureur automobile et skieur. Un être tout à fait giralducien.

NOËL 1943

Le Père Noël est passé. Phiphi et moi-mêmes savons depuis peu qu'il est mythique, mais nous ne vendons pas la mèche à Peyo : celui-ci n'a que trois ans ! Les cadeaux sont peu nombreux, mais nous comprenons : c'est la guerre ! Nous sommes cependant très excités. Je soulève un paquet à mon nom, étroitement ficelé. J'enlève le papier d'emballage, puis du papier journal qui recouvre le cadeau. Pfit, la feuille vole : oh ! c'est une paire de sabots de bois vernis, couleur ambre avec des edelweiss collés sur le dessus légèrement fourré, peinture 14. C'est imprimé sur la semelle. Du journal bourre encore l'intérieur. Je l'ôte aussitôt et passe ma main pour admirer le tout. « Oh ! maman ! Il y a une image, regarde ! » Maman : « Oh ! 1.000 francs. » Elle se tourne vers « Alex papa » : « Alex, il y a 1.000 francs ! C'est bien du Jean ». Maman m'expliquera la valeur du cadeau : « c'est pour nous tous ».

Oui, c'était bien du Jean ; ne pas avoir l'air de faire la charité mais gâter tout le monde ! Ces sabots reposent depuis, dans une belle boîte à chaussures bleue, dans la salle dite des « Petites Personnes » de notre Musée de la Plume. Non loin, sur le manteau de la cheminée, il y a la dinette de guerre envoyée en 1941 par Parrain pour mon Noël. Tout est en bois : théière, tasses, soucoupes. Le décor : fond bleu azur, parsemé de cerises rouges, le bec de la théière est rouge. Children's Corner !

Papa a souri ce Noël-là. Ces sabots, il les connaissait, creusés par la main du sabotier, père de Charles Louis-Philippe, et ornement du salon de Parrain¹⁵.

Joyeux Noël à vous tous, lecteurs et lectrices de cette dernière séquence.

À un autre soleil¹⁶ !

Françoise Isabelle Guinle

15 Jacques Body précisera qu'ils furent donnés à Vallery-Radot qui, sur une idée de Marguerite Audoux, les légua à Parrain, en effet.

16 Expression créole.

UN GIRALDUCIEN NOUS A QUITTÉS

Hasan Anamur (1940-2017) a fait son entrée dans les *Cahiers Jean Giraudoux* (CJG 10) en 1981 alors que l'université d'Ankara Basimeri venait de publier (1980) sa *Bibliographie chronologique des publications de langue française sur Jean Giraudoux et son œuvre de 1909 à 1970*. En 1982, il est allé enseigner à l'Université Uludağ de Bursa où il a été vice-doyen de la faculté de pédagogie.

Il a organisé le colloque de la SIEG (Société Internationale d'Études Giralduciennes) à Bursa en 1992, sur le thème : *La guerre de Troie a-t-elle eu lieu ?*

En 1992 il est retourné à Istanbul, où il a fondé le département de traduction et d'interprétation à l'Université de Yildiz, ainsi que l'Association de Traduction qui a joué un grand rôle dans le domaine de la traduction en Turquie. Il a traduit en turc plusieurs textes de Giraudoux : *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, *Supplément au voyage de Cook*, et *Dardanelles*.

Les adhérents de l'Académie pourront trouver sur le site, dans «Le coin des giralduciens», les deux textes de J. Body et A. Ildem à la mémoire d'Hasan Anamur, ainsi que des souvenirs d'autres giralduciens qui nous ont quittés.

POUR MARC BERNARD

On ne lit plus guère Marc Bernard (1900-1983) qui, à vrai dire, ne rencontra jamais le succès. Il obtint certes le prix Goncourt de 1942 pour *Pareils à des enfants*. . . Mais – en partie parce que le papier fit défaut à Gallimard pour le réimprimer – ce fut l’un des Goncourt les moins diffusés : à la mort de l’auteur, « on ne comptabilisera que 70 000 exemplaires vendus, toutes rééditions confondues¹ » – y compris celle de la collection « Folio » (1979) ; son ouvrage le plus répandu fut longtemps le *Zola par lui-même* qu’il donna au Seuil en 1952, et qui a été depuis constamment réédité. Cependant, grâce à des lecteurs fervents, au premier rang desquels son biographe Stéphane Bonnefoi, quelques-uns de ses livres sont aujourd’hui disponibles, et trois recueils posthumes ont paru aux éditions bordelaises Finitude.

Léonard Marc Bernard est né à Nîmes, dernier enfant de Juan Bernat, originaire de Majorque, et de Marie Joyeuse – qui n’avait guère de raisons de l’être. Alors qu’il avait cinq ans, son père partit chercher de l’or en Amérique, où il trouva la mort ; élevé par sa mère, qui était lavandière, il vécut une enfance misérable, évoquée dans *Pareils à des enfants*. . . , crûment, mais sans complaisance ni pathos, avec même une distance proprement poétique. Reçu en 1912 au certificat d’études, il entra en apprentissage, avant de devenir ouvrier-fraiseur, à quatorze ans, peu après la mort de sa mère et la déclaration de guerre. Dans l’ordre littéraire, il fut donc un autodidacte ; son ami André Nadal (le frère d’Octave) écrivait en 1952 : « Son éducation littéraire proprement dite, Léonard la fit seul, en remontant aux sources mêmes, aux grandes œuvres² ».

Incorporé à Metz en 1920, il fut transféré pour indiscipline en Haute-Silésie, dans les troupes d’occupation – « ce fut l’un des meilleurs temps

1 Stéphane Bonnefoi, *Marc Bernard, La Volupté de l’effacement*, Le Murmure, 2016, p. 172, n. 80.

2 *L’Indépendant du Gard*, 1^{er} avril 1952 ; cité par Bonnefoi, *ibid.*, p. 34.

de ma vie », devait-il écrire³. De retour à Nîmes au début de 1922, il participa à l'action ouvrière, en même temps qu'il tentait, en vain, de devenir comédien. Monté à Paris en 1923, il y mena d'abord une existence difficile, alternant emplois dans les chemins de fer et périodes de chômage, tout en écrivant. Il milita quelque temps au Parti communiste, et c'est *L'Humanité* qui, le 3 janvier 1927, publia son premier récit. En juin 1928, Henri Barbusse l'engagea comme secrétaire de rédaction de la revue *Monde*, qu'il venait de fonder ; au même moment un de ses amis portait à Jean Paulhan, Nîmois lui aussi, un roman, *Zig-zag*, qui parut à la NRF l'année suivante. Paulhan devait par la suite constamment soutenir Marc Bernard (leur correspondance a été éditée en 2013 aux éditions Claire Paulhan), qui pourtant adhéra en 1932 au Groupe des écrivains prolétariens réuni autour d'Henry Poulaille, y jouant même un rôle très actif. Toutefois, son roman *Ammy*, qui en 1934 reçut le prix Interallié, n'était pas précisément d'inspiration « prolétarienne »...

On ne voit pas d'abord ce qui pourrait rapprocher un tel écrivain de Jean Giraudoux. Certes, ses œuvres ne sont pas de « grossières décalcomanies, – des images d'Épinal pour bourgeois⁴ » ; et il n'est pas abusif de lui appliquer ce que Giraudoux disait de Charles-Louis Philippe : Marc Bernard est un écrivain « né du peuple », et qui n'a pas « trahi le peuple en écrivant⁵ » – il resta d'ailleurs très pauvre toute sa vie ; même, on peut sans doute parler à son propos d'« innocence » : *Pareils à des enfants*..., composé à Nîmes en 1940-1941, le fait voir avec assez d'éclat. Tout au plus peut-on noter qu'à la fin de 1939, il écrivit à Giraudoux, Commissaire général à l'Information, pour lui proposer ses services ; non pas directement, mais par l'intermédiaire de Paulhan, qui, semble-t-il, ne transmit pas sa lettre⁶. Et pourtant...

Le 15 octobre 1938, Bernard avait rencontré au Louvre Else Reichmann, une Juive autrichienne qui fuyait Vienne occupée par les nazis : ce fut un coup de foudre réciproque. Ils se marièrent le 18 juillet 1940, et ne devaient jamais se quitter – jusqu'à la mort d'Else, qui lui inspira un livre poignant, aujourd'hui sans doute la plus connue de ses œuvres (*La Mort de la bien-aimée*, 1972). Repliés à Nîmes, ils y vécurent

3 Marc Bernard, *Vacances* (1953), réédition Gallimard (L'Imaginaire), 2004, p. 53.

4 C'est en ces termes que Giraudoux condamne « des romans de nos réalistes et de nos populistes », *Littérature*, Gallimard (Folio), 1994, p. 96.

5 *Ibid.*, p. 90.

6 Stéphane Bonnefoi, *op. cit.*, p. 144.

jusqu'en mars 1944; probablement sur le conseil de Jean Blanzat (que Giraudoux connaissait depuis 1930), ils se réfugièrent alors en Haute-Vienne, dans une ferme proche de Saint-Junien : «Singulières vacances, mais vacances tout de même⁷», écrit Bernard, non pas dans le chapitre de son recueil intitulé «Souvenirs de l'occupation» (qui raconte son service militaire en Silésie), mais dans un autre intitulé : «Les quatre saisons». Il y décrit d'abord longuement, sur fond de «paysage à la Ruysdael», les belles «vaches blondes», dont il voudrait connaître la vie intime : «Où j'aime sans réserve la vache c'est nue, en liberté dans ses hautes prairies, toute blonde dans le velours⁸...»; puis il met en scène les vieux employés de la ferme, le Père Jean et la Mémet – une «enfant de soixante-quinze ans, au regard tourné vers le monde avec le même émerveillement», qui est chargée de nourrir le cochon, «un Louis XIV de porcherie, sur ses minces talons roses». Mais la vie bucolique s'interrompt brutalement quand, le 10 juin 1944, les S.S. massacrent la population d'un village voisin, Oradour-sur-Glane. Bernard, qui a aussitôt consacré une plaquette à l'événement (*Oradour-sur-Glane, le village exterminé*), ne l'évoque qu'en quelques lignes dans *Vacances* («Je revois des cadavres d'enfants aux chairs cuites, des ossements carbonisés portés au cimetière dans des lessiveuses par de jeunes prêtres masqués, un rosier avec ses feuilles vertes devant une maison en ruines, et une tête noire de vache dans son collier de fer.») – avant de laisser le lecteur sur la vision de la Mémet «qui pleurait en silence» parmi les moutons⁹: on songe au ton des récits de guerre de Giraudoux.

Or, après un simple blanc, le chapitre s'achève sur trois pages consacrées à ce dernier : « C'est aussi durant ces bizarres vacances que je devais mieux connaître Giraudoux», écrit Bernard – grâce peut-être, encore, à Jean Blanzat? – En fait il semble qu'il raconte un voyage à Bellac plus tardif, en compagnie de sa fille Annie (née en 1932 de sa longue liaison avec Zulma Habaru, l'épouse du rédacteur en chef de *Monde*) – puisqu'il parle des «devoirs de rhétorique, découverts au lycée de Châteauroux», dont la lecture l'enchantait (ils ne furent publiés qu'en 1949), et d'une représentation d'*Ondine* dans la «salle de patronage» de Bellac... Quoi qu'il en soit, il a délibérément juxtaposé ces pages à l'évocation du

7 *Vacances, op. cit.* p. 134.

8 *Id.*, p. 139.

9 *Id.*, p. 150.

massacre d'Oradour; et son intention ne fait guère de doute à la lecture des dernières lignes : « Les ruines et les morts s'effacent, mais les images de l'eau vive, des peupliers miroitants, *et quelques voix humaines qui nous ont aidés à ne point désespérer, demeurent au plus secret de nous*¹⁰ ». On peut (même si les souffrances des auteurs ne sont pas comparables), les rapprocher des textes où Jorge Semprun et Charlotte Delbo disent de quel soutien leur fut en ce temps-là l'œuvre de Giraudoux; et elles n'ont bien sûr que plus de prix d'avoir été écrites par un écrivain « prolétarien », dont l'univers intellectuel était très éloigné de Giraudoux – on s'en fera une idée en lisant les articles réunis par S. Bonnefoi dans *À hauteur d'homme*¹¹ : les pairs de Marc Bernard se nomment Eugène Dabit, Raymond Guérin ou encore Henri Calet, dont il fut sans doute l'ami le plus le proche.

C'est que, pour Bernard, « il n'est pas vrai que Giraudoux soit l'écrivain des snobs ». Parcourant Bellac, et rêvant sur les bords du Vincou, où il veut croire que lui aussi, « enfant, puis homme », est venu rêver, il constate que « la féerie est toute proche à Bellac; il suffit pour la rencontrer d'ouvrir les yeux ». Ainsi, la « fantaisie » de Giraudoux a-t-elle pour origine un village limousin peuplé de gens simples – ceux-là mêmes que captive la représentation d'*Ondine* : « quand au milieu de pauvres décors qui transformaient la scène en crèche de Noël, les voix de Hans et d'Ondine s'élevèrent, [...] l'enchantement exerça son sortilège sur le public le plus simple qui soit ». À Marc Bernard, profondément ému, il apparaît alors avec évidence « qu'au commencement et à la fin du théâtre il y a le verbe, soutenant sur sa clef de voûte, et lui seul, la valeur de l'œuvre ». Et, ayant vu ainsi « un Giraudoux aux grandes ailes [...] s'élever de la petite scène de Bellac », il se dit persuadé qu'il quittera rapidement le purgatoire auquel la mort condamne les écrivains.

Vacances, petite suite autobiographique, parut chez Grasset en 1953, un an après *Zola par lui-même*; en 1955, Marc Bernard donna encore *Salut, camarades*, qui fait suite à *Parcels à des enfants...*, et en 1957, un recueil de chroniques, *La Bonne Humeur*. Puis, il prit ses distances avec la vie littéraire, faisant en compagnie d'Else de longs séjours à Majorque, l'île natale de son père, évoquée dans les derniers chapitres de *Vacances*

10 *Id.*, p. 153. Nous soulignons.

11 *À hauteur d'homme*, Finitude, 2007.

et, plus tard, dans *Mayorquinas* (1970). Son biographe se demande si ce retrait peut expliquer «le silence qui entourera son œuvre¹²»; la gratitude des amis de Giraudoux pourrait contribuer à le dissiper.

Pierre d'Almeida
CELIS – Université
Clermont-Auvergne


12 Stéphane Bonnefoi, *op. cit.*, p. 195.

INFORMATIONS

BELLAC ET LA MAISON NATALE DE JEAN GIRAUDOUX

«Ma ville natale est Bellac, Haute-Vienne. Je ne m'excuserai pas d'y être né» (Jean Giraudoux, *Littérature*). Bien qu'il y ait vécu peu de temps, Bellac reste pour lui un paradis perdu, celui de l'enfance, et de nombreux passages de ses romans évoquent la beauté des paysages du Limousin.

Sa *maison natale*, située 4 avenue Jean Jaurès, est le seul lieu où est gardée vivante la mémoire de l'écrivain. Vous y trouverez une exposition intitulée *Giraudoux, l'homme, l'écrivain, le combattant*. Elle regroupe des panneaux consacrés à la vie de l'écrivain, à sa carrière littéraire et à son parcours dans le monde diplomatique. Actuellement, deux salles sont consacrées à son expérience de combattant pendant la guerre de 1914-1918.

*Pendant les  mois de juillet et août, la maison natale est ouverte tous les jours sauf le mardi.

*En dehors de cette période, des groupes peuvent être accueillis sur demande. Pour prévoir une visite de groupe en dehors de juillet et août, contacter : academiegiraudoux@gmail.com.

Médiathèque Jean Giraudoux : Un fonds Giraudoux est installé dans la médiathèque intercommunale du Haut-Limousin, place du Palais, à Bellac, qui a d'ailleurs reçu le nom de l'écrivain. On y trouve des livres dédiés qui appartenaient à l'auteur, ainsi que des éditions rares de ses œuvres. Il peut être visité sur demande (téléphoner à la médiathèque : 05 55 60 69 33).

LE FESTIVAL ANNUEL DE BELLAC

Organisé depuis 1953, il mêle actuellement théâtre, musique, spectacles de rue, marionnettes, ateliers pour enfants. La programmation est faite par l'équipe du Théâtre du Cloître, qui propose des spectacles toute l'année à Bellac. Le Festival a lieu le deuxième week-end de juillet : renseignements et programme : www.theatre-du-cloitre.fr.

Cette année, la compagnie «le Collectif Ornormes» présente : *Les Esprits libres*. En représentation les Mercredi 04 et Jeudi 05 Juillet 2018. Une création originale de Christelle Derré à partir des textes de Jean Giraudoux.

Œuvres présentées : Départ Théâtre du Cloître, 4 groupes déambulent de spectacles en spectacles, d'apparition en apparition avant de se retrouver pour un final à la maison natale :

1. Traversée de *L'Apollon de Bellac* → médiathèque
2. Le lamento du Jardinier, Extrait d'*Électre* → Place Châteaudun (rue du Coq)
3. Performance autour de *La Folle De Chailot* → rue du Coquillage
4. Extraits lu de *Messages du Continental* → deux vitrines dans la ville
5. Quelques dédicaces sont affichées dans une autre vitrine de la rue du Coq
6. *Sodome & Gomorrhe* → maison natale

ERRATUM (CJG 2017, N° 45, P. 266)

Voici ce qu'il faut lire à la fin du texte sur le festival de Bellac, au lieu de : «En 2017, la Compagnie Thomas Visonneau a présenté Une vraie jeunesse, variations autour de la biographie de l'écrivain » :

En 2017, la Compagnie Thomas Visonneau a présenté *Une vraie jeunesse*, d'après la première partie du livre de Jacques Body sur *Jean Giraudoux*; avec trois acteurs professionnels et onze amateurs, tous lycéens de Bellac encadrés par leur professeur.

LE SITE WEB DE L'ACADÉMIE GIRAUDOUX

Le nouveau site de l'Académie Giraudoux est ouvert : www.jeangiraudoux.org.

Vous y trouverez des informations sur l'écrivain (biographie, bibliographie), sur l'Académie Giraudoux (adhésion, colloques, *Cahiers Jean Giraudoux*), sur l'actualité autour de Jean Giraudoux (publications, représentations, événements divers).

Et bien sûr une adresse électronique vous permet d'obtenir une réponse à vos questions.